
H-France Review Vol. 14 (August 2014), No. 128

Didier Guyvarc'h and Yann Lagadec, *Les Bretons et la Grande Guerre. Images et histoire*, préface d'Alain Croix. Rennes : Presses universitaires de Rennes, 2013. 208 pp. Illustrations and bibliography. 45.00€ (hb). ISBN 978-2-7535-2726-3.

Compte-rendu par Karine Salomé, Centre de recherches en histoire du XIX^e siècle (Paris 1).

Depuis quelques années, l'historiographie de la première guerre mondiale a été renouvelée par des travaux qui mettent en évidence la permanence des identités régionales, des « petites patries » [1] qui, loin de s'effacer et de se fondre dans la nation, conservent leur singularité. Plusieurs études envisagent les sentiments d'appartenance, les perceptions et les représentations qui entourent l'Alsace-Lorraine et le Midi.[2] Jean-Yves Le Naour analyse ainsi les stéréotypes régionaux à travers la « légende noire » des combattants du Midi, accusés de lâcheté à la suite de l'échec de l'offensive menée en Lorraine en août 1914. Or, l'image négative de ces soldats réactive les préjugés qui, sous la Troisième République, font des méridionaux des indolents, incapables et vaniteux, peu patriotes et volontiers traîtres.[3] Dans un ouvrage collectif, Michaël Bourlet, Erwan Le Gall et Yann Lagadec, l'un des deux co-auteurs des *Bretons et la Grande Guerre*, plaident pour une approche régionale de la guerre, attentive aux identités et aux représentations, à leur valorisation et leur instrumentalisation, à leur occultation et leur déni dans le contexte spécifique du conflit.[4] Loin d'être strictement française, cette problématique concerne bien des pays européens, à l'image de la Grande-Bretagne, la Belgique, l'Italie ou encore l'Allemagne, confrontées à des appartenances plurielles, nationales, provinciales ou encore locales.[5]

L'ouvrage dirigé par Didier Guyvarc'h et Yann Lagadec, maîtres de conférences respectivement en histoire contemporaine et en histoire moderne, s'inscrit dans la continuité de ces recherches. Il entend néanmoins proposer une étude globale qui, certes, aborde l'expérience combattante, mais prend aussi en considération les multiples thématiques dont se sont emparés les historiens à l'échelle nationale : l'entrée et la sortie de guerre, la mobilisation des civils et de l'arrière, les représentations et les mémoires du conflit, les transformations sociales et les inflexions culturelles, les recompositions politiques et les évolutions religieuses. Dans cette perspective, les auteurs ont fait le choix de proposer un bel ouvrage, à l'iconographie soignée, constituée de deux cents images de nature diverse dont il est malaisé, dans un compte-rendu, de restituer la richesse et l'originalité : cartes postales et photographies, plans de tranchées et avis officiels, unes de journaux et affiches, dessins d'enfants et correspondances, croquis et tableaux, sculptures et monuments aux morts. Pour autant, et c'est là aussi l'intérêt du livre, ces images ne sont pas un simple appendice, mais elles constituent le cœur de l'analyse et l'interprétation. D'où la grande cohérence de l'ouvrage, qui s'attache à répondre de manière rigoureuse au questionnement qui le parcourt : Existe-t-il une manière bretonne de faire et de vivre la guerre ? Le conflit contribue-t-il à accélérer l'intégration nationale, à effacer la singularité régionale ou, au contraire, à la renforcer ? Le choix de la Bretagne est d'autant plus pertinent que la province est dotée d'une forte identité, forgée au cours du XIX^e siècle dans le contexte de l'affirmation des régionalismes.[6]

L'ouvrage est composé de six chapitres, organisés de manière classique, de la mobilisation à la sortie du conflit et à sa mémoire. Le premier chapitre porte sur l'entrée en guerre. De manière étonnante, la presse bretonne accorde peu d'intérêt à la montée des tensions lors de l'été 1914. Fin juillet, en revanche, la guerre est à la « une ». Comme dans les autres régions françaises, la question de la mobilisation

occupe les esprits. Parmi les photographies connues de convois de soldats, de séparations émues, de départs accompagnés de hurrahs, figure un cliché pris à Nantes, en août 1914, lorsque les réservistes ne sont déjà plus tout à fait des civils, mais pas encore des militaires. Rapidement, les journaux célèbrent les vertus héroïques de la Bretagne et s'enthousiasment pour l'engagement volontaire des adolescents. Dans le même temps, le territoire breton, loin d'être démilitarisé, est réorganisé. Les villes de garnison accueillent les nouveaux conscrits, ainsi que les soldats chargés de la garde des camps de prisonniers et d'internés civils. La région devient également un front maritime important. Des régiments sont déployés le long du littoral, les batteries implantées à la fin du XIX^e siècle demeurent actives, comme en témoigne la reproduction de quelques images extraites d'un reportage réalisé en 1917 par la Section cinématographique des Armées et intitulé « Alerte sur la côte bretonne ». Le deuxième chapitre, « Combattre », souligne que les soldats bretons ne sont guère différents des autres, d'autant plus que le caractère régional du recrutement s'efface peu à peu. Toutefois, l'image de combattants vaillants, rudes et tenaces tend à effacer progressivement la représentation du plouc arriéré qui prévalait avant la guerre. Plusieurs journaux, tels *l'Illustration* et *l'Ouest Eclair*, se font les porte-paroles de l'héroïsme breton.

Le troisième chapitre, « Tenir », établit que les soldats bretons, là encore, ne semblent guère adopter de comportements spécifiques face à l'horreur de la guerre. Ils participent aux fraternisations en 1914, comme aux mutineries en 1917. Pendant les permissions, ils fréquentent les maisons closes que dépeint Mathurin Méheut dans de belles aquarelles. L'identité bretonne affleure néanmoins. Outre les binious dont se dotent certaines compagnies, des journaux comportent une rubrique en breton, intitulée « le coin des Bretons ». La langue joue en effet un rôle essentiel dans l'identification. Utilisé essentiellement à l'oral, le breton se diffuse dans les différents régiments qui adoptent les termes de *butun* (tabac), *grwin* (vin) ou *bara* (pain).^[7] La religion devient également un trait distinctif et certains soldats bretons s'étonnent, non sans mépris, du « paganisme de la population » (p. 81). Le sentiment d'appartenance se traduit même dans la toponymie des tranchées, comme l'atteste l'existence, mentionnée sur une carte, de tranchées des Menhirs, des Abris de Brest et d'Arvor dans le secteur du bois Sabot, en Champagne. Les représentations des autres contribuent enfin à forger une identité singulière. Certains témoignages font état de l'intempérance des Bretons et glosent, à l'image de Louis Barthas, sur leur amour de l'alcool.

Le chapitre quatre, « Accueillir du monde en Bretagne », renvoie à l'aspect probablement le moins connu de la région en guerre. Le conflit ne conduit pas, en effet, à un repli de la province sur elle-même, mais à une ouverture accrue sur le monde. Tandis que les touristes quittent précipitamment la Bretagne à l'été 1914, des réfugiés, belges et français, arrivent en masse. L'image accueillante qu'entend promouvoir la presse est rapidement mise à mal par la multiplication des incidents xénophobes. Les premiers prisonniers, présentés par les cartes postales à travers les termes de « la ménagerie à Guillaume », débarquent sous les cris et les insultes avant que ne se développe à leur égard une relative indifférence. Affectés dès 1915 aux chantiers routiers et ferroviaires, aux docks ou encore à la manutention, ils restent à l'écart des habitants qu'ils sont parfois amenés à côtoyer, ne serait-ce qu'à la messe. Il en est de même des internés civils, originaires des nations ennemies. Des Allemands, des Austro-hongrois, quelques Ottomans et Bulgares sont regroupés dans une dizaine de camps, notamment à Crozon. La possibilité de sortir la journée leur permet de nouer des relations avec les populations locales, mais la méfiance prévaut, nourrie par la crainte de débarquement et le fantasme de l'espionnage. L'attitude est également réservée à l'égard des troupes coloniales. Régulièrement, des rixes éclatent et des manifestations sont organisées contre la présence des travailleurs asiatiques et africains. Les troupes américaines, en revanche, suscitent un enthousiasme dont témoignent les photographies des cérémonies organisées en leur honneur.

Le cinquième chapitre, consacré à l'arrière, se révèle plus classique. Les femmes sont mobilisées dans les usines et les transports. La photographie d'une poudrerie près de Brest, en 1916, montre des ouvrières, vêtues d'un tablier et d'un châle peu appropriés pour leur travail. Au même titre que les autres Françaises, les Bretonnes participent aux mouvements sociaux de l'année 1917 contre la vie chère et la

durée de la guerre. Bien évidemment, la propagande est omniprésente et mobilise, à travers les faïences, les cartes postales et les affiches, les stéréotypes bretons de la fin du XIX^e siècle. L'Union sacrée montre toutefois ses limites et les fractures qui affectent la Bretagne rejouent à travers les discours de certaines autorités religieuses qui voient dans la guerre un châtement divin destiné à punir l'impiété envers Dieu.

Le sixième chapitre est consacré à la sortie de guerre.[8] Les réfugiés partent progressivement, tout comme les prisonniers et les troupes américaines avec qui les relations se tendent. La démobilisation, qui s'échelonne jusqu'en 1920, donne lieu à des festivités en l'honneur des « crânes rejetons de notre vieille Armorique » (p. 142). Comme ailleurs, la volonté de rapatrier les dépouilles constitue une préoccupation majeure dans une région qui, avec 140 000 à 150 000 morts, est l'une des plus touchées par la guerre. À l'issue du conflit, la société bretonne apparaît profondément transformée. Certains poilus n'assistent plus à la messe, les femmes abandonnent rapidement la tenue traditionnelle de mariage pour la robe blanche.[9] Le temps de la commémoration, au cœur du septième chapitre, s'ouvre alors. Comme pour les périls en mer dont les corps demeurent absents, les familles posent autour du portrait du défunt. L'emprise de l'Église apparaît avec force dans l'édification des monuments aux morts, construits à proximité des églises et des cimetières. La singularité de la Bretagne perce également à travers l'emploi du breton sur les épitaphes et la surreprésentation des hommes.

Le dernier chapitre revient sur les différentes représentations de la guerre. Les peintres adoptent à cet égard des attitudes différentes, multipliant les expositions pour les uns, les refusant pour les autres. Les artistes bretons, qui rejoignent en cela la plupart des peintres mobilisés pendant la guerre, éludent la brutalisation du conflit et tendent, tel Maurice Denis, à revenir à une peinture plus classique.[10] La guerre contribue également à la notoriété de certains écrivains, à l'image de Jean Pierre Calloc'h, Charles le Goffic ou encore Roger Vercel. Par ailleurs, le conflit conduit à faire renaître le mouvement breton et les revendications régionalistes. Il devient l'enjeu de mémoires conflictuelles dans les années 1920 avant de revêtir une dimension patrimoniale.

L'ouvrage de Didier Guyvarc'h et Yann Lagadec souligne ainsi la multiplicité et la complexité des sentiments d'appartenance. Dans le contexte de la première guerre mondiale, les identités territoriales évoluent, se recomposent, se renforcent, s'effacent parfois. L'image de la Bretagne archaïque, conservatrice et risible laisse s'épanouir les représentations d'une province sacrifiée. Si certaines pratiques se révèlent spécifiques aux civils et aux combattants bretons, bien d'autres ne les distinguent guère des autres Français. L'étude des Bretons en guerre conduit les auteurs à relever, avec finesse, cette oscillation entre singularité et banalité, entre exacerbation des particularismes locaux et fusion dans la communauté nationale. Sur bien des points, le lecteur souhaiterait en savoir plus. Il ne s'agit pas là d'un reproche, car la facture de l'ouvrage ne permet guère d'approfondir plus encore l'analyse, mais d'une attente à laquelle l'organisation du colloque « La Grande Guerre des Bretons. Vécu(s), Expérience(s), Mémoire(s), 1914-2014 », sous l'égide de l'un des deux auteurs, Yann Lagadec, et de Michaël Bourlet et Erwan Le Gall, répond en partie.[11]

NOTES

[1] Jean-François Chanet, *L'école républicaine et les petites patries* (Paris : Aubier, 1996).

[2] Jean-Noël Grandhomme, ed., *Boches ou Tricolores ? Les Alsaciens-Lorrains dans la Grande Guerre* (Strasbourg : La Nuée Bleue, 2008) ; Alexandre Lafon, " Le Midi au front : représentations et sentiments d'appartenance des combattants méridionaux, 1914-1918 ", in Christian Amalvi, Alexandre Lafon and Céline Piot, eds., *Le Midi, les Midis dans la III^e République (1870-1940)* (Nérac : Ed. d'Albret/Amis du Vieux Nérac, 2012), pp. 257-279.

[3] Jean-Yves La Naour, *Désunion nationale. La légende noire des soldats du Midi* (Paris, Vendémiaire, 2011).

[4] Michaël Bourlet, Yann Lagadec and Erwan Le Gall, *Petites patries dans la Grande Guerre* (Rennes : Presses universitaires de Rennes, 2013).

[5] Voir notamment Michaël Bourlet, *La Belgique et la Grande Guerre* (Saint-Cloud : SOTECA, 2012).

[6] Catherine Bertho, "L'invention de la Bretagne. Genèse sociale d'un stéréotype," *Actes de la recherche en sciences sociales* 35 (1980): pp. 45-62.

[7] Odile Roynette, *Les mots des tranchées. L'invention d'une langue de guerre (1914-1919)* (Paris : Armand Colin, 2010).

[8] Bruno Cabanes, *La victoire endeuillée. La sortie de guerre des soldats français (1918-1920)* (Paris : Seuil, 2004).

[9] Yves Lambert, *Dieu change en Bretagne. La religion à Limerzel de 1900 à nos jours* (Paris : CERF, 1985).

[10] Philippe Dagen, *Le silence des peintres : les artistes face à la Grande Guerre* (Paris : Fayard, 1996); Kenneth E. Silver, *Vers le retour à l'ordre. L'avant-garde parisienne et la Première Guerre mondiale ? 1914-1925* (Paris : Flammarion, 1991).

[11] Colloque les 14 et 15 mai 2014, à Coëtquidan et Rennes.

Karine Salomé

Centre de recherches en histoire du XIX^e siècle, Paris 1.

salome.karine@wanadoo.fr

Copyright © 2014 by the Society for French Historical Studies, all rights reserved. The Society for French Historical Studies permits the electronic distribution of individual reviews for nonprofit educational purposes, provided that full and accurate credit is given to the author, the date of publication, and the location of the review on the H-France website. The Society for French Historical Studies reserves the right to withdraw the license for edistribution/republication of individual reviews at any time and for any specific case. Neither bulk redistribution/ republication in electronic form of more than five percent of the contents of H-France Review nor re-publication of any amount in print form will be permitted without permission. For any other proposed uses, contact the Editor-in-Chief of H-France. The views posted on H-France Review are not necessarily the views of the Society for French Historical Studies.

ISSN 1553-9172